

François Durand

Paul Claudel, la foi et l'histoire

Abstract

In this article an attempt is made to describe Paul Claudel's attitude towards the historical events of his time, and to show how his religious faith profoundly influenced his reactions. Claudel sometimes behaves as a member of an established Church and judges a policy or a fact according to its consequences on the position of the Catholics in general and of the Clerics in particular, with a hostile attitude towards the atheists and even the Protestants. But he sometimes also interprets the events in the light of his biblical culture and, at an even superior level, by conforming himself to the spirit of the Gospels – so that his faith may sometimes inspire him with sectarian and conformist judgments, while allowing him also to take bold and original points of view.

Paul Claudel, témoin de son temps? Non pas certes au même degré qu'un Georges Bernanos ou qu'un François Mauriac. Tenu à une certaine réserve en matière politique par ses fonctions diplomatiques jusqu'en 1935, il s'est consacré à des oeuvres exprimant une métaphysique plutôt qu'une politique, et nous n'avons pas l'équivalent claudélien des *Grands cimetières sous la lune* ou du *Bloc-notes*. Mais un ambassadeur ne vit pas enfermé dans une tour d'ivoire, et un chrétien n'échappe pas à son temps. Dans le journal tenu par lui à partir de 1904, Claudel a transcrit au jour le jour, brièvement en général, mais sans mâcher ses mots, ses sentiments en présence des divers événements traversés. J'ai choisi d'étudier l'influence de la foi de Claudel sur son contact avec l'histoire – rapport moins analysé peut-être que la relation inverse.

1 Un christianisme institutionnel

On n'a pas de mal à trouver des phrases mettant en évidence cette empreinte du christianisme sur Claudel, mais on constate vite que ce christianisme prend différents visages.

On pourrait d'abord parler d'un christianisme "institutionnel". Claudel n'est pas un chrétien solitaire; il appartient à une Eglise et revendique cette appartenance: il est très sensible aux incidences de tel ou tel événement sur le sort des prêtres, des Eglises – et même des églises –, sur l'enseignement religieux et la pratique du culte: "De 1919 à 1927, 120.000 Viennois ont déclaré qu'ils quittaient l'Eglise catholique. Pas plus de 200.000 pratiquants sur deux millions d'habitants" (*Journal I*, p. 917).

En 1931, bien plus que la chute de la monarchie espagnole, ce sont les violences antichrétiennes qui frappent son esprit: "Jacquerie antireligieuse en Espagne. Couvents et églises brûlés. La croix insultée et lapidée, les livres, les reliques, les objets saints, détruits et jetés au vent. *Parce, Domine!*" (*Journal I*, p. 962).

On a souvent reproché à Claudel son attitude profranquiste pendant la guerre civile. L'assassinat de nombreux ecclésiastiques par les Républicains semble ici déterminant ("Neuf cent quatre-vingt neuf prêtres, religieux et religieuses pour le seul diocèse de Barcelone" [*Journal II*, p. 809]).

Même type de motivation après les accords de Genève sur l'Indochine en 1954. Rien de proprement politique, mais: ". . . cette chrétienté de deux millions d'âmes livrée à la persécution" (*Journal II*, p. 871).

Il importe de souligner que les forfaits ou les persécutions de la gauche contre l'Eglise ne sont pas les seuls à susciter les protestations de Claudel. Pendant la guerre, il s'en prendra à Vichy: "Notre chef vénéré supprime les syndicats chrétiens! C'est le commencement de l'entreprise totalitaire contre l'Eglise et l'exécution des idées de Charles Maurras" (*Journal II*, p. 375). Egalement aux aviateurs britanniques: "Toujours ces massacres épouvantables de l'aviation anglaise! Rouen à peu près détruit! La cathédrale en flammes" (*Journal II*, p. 485).

On constate donc chez Claudel un sentiment permanent de solidarité envers les catholiques du monde entier: attitude fréquente chez les juifs ou les musulmans, plus rare en notre siècle parmi les catholiques. Il faut reconnaître que cette attitude s'accompagne parfois de mépris ou d'hostilité à l'égard des autres Eglises: "J'ai pour les protestants la même horreur profonde, instinctive, presque physique que certaines gens ont pour les nègres et les juifs" (*Journal II*, p. 255).

Cette aversion va si loin qu'elle entraîne Claudel à une singulière interpréta-

tion du nazisme, dans lequel il voit l'aboutissement de la Réforme, aussi exécration qu'elle, mais pas plus au fond. Voici comment il juge Hitler: "Il en résulte clairement que ce misérable est un démoniaque dans le sens le plus précis du mot – comme Luther" (*Journal II*, pp. 295–296).

Cette aversion pour le protestantisme s'associe parfois à une autre phobie, liée elle aussi au catholicisme exclusif de Claudel; il s'agit de l'enseignement public, qu'il tient pour responsable de la déchristianisation de la France: "Mes deux grandes haines, que j'ai toujours gardées au coeur, sont le protestantisme et l'université" (*Journal II*, p. 89). "Les trois fléaux de la France sont la pornographie, l'alcool et les instituteurs primaires" (*Journal II*, p. 200).

C'est aussi en tant que catholique que Claudel condamne la démocratie parlementaire, sous la forme qu'elle a prise à son époque, celle du radicalisme attaché à la laïcité et hostile à l'Eglise. Tonnant périodiquement contre le suffrage universel, il en arrivera à trouver des avantages au désastre de 1940: "Actif: la France est délivrée après 60 ans du joug du parti radical et anticatholique (professeurs, avocats, juifs, frans-maçons). Le nouveau gouvernement invoque Dieu et rend la grande Chartreuse aux religieux. Espérance d'être délivrés du suffrage universel et du parlementarisme, ainsi que de la domination méchante et imbécile des instituteurs . . ." (*Journal II*, p. 321).

Plus catholique que chrétien, ce Claudel-là. Mais son catholicisme n'est pas seulement exclusion et condamnation: il est parfois aussi un moyen d'interpréter l'histoire, et parfois de donner un sens positif à l'absurde et à l'horreur. Pour Claudel, il n'est pas de hasard. Des forces surnaturelles gouvernent le monde. Diaboliques parfois: on l'a vu pour Hitler. Ailleurs, c'est Lénine qui est considéré comme une figure de l'antéchrist. Divines le plus souvent: Claudel n'exclut nullement des interventions d'en haut dans les conflits entre nations. C'est ce qu'il suggère à deux reprises en 1914: "Dans la grande bataille de la Marne, livrée entre la fête de la Nativité et celle du T.S. Nom de Marie, nous avons à notre gauche Ste Geneviève, au centre St Rémi et à notre droite Jeanne d'Arc [. . .]. Les batailles de la Marne et de l'Aisne, livrées avec St Rémi au centre, Ste Geneviève à gauche et Jeanne d'Arc à droite" (*Journal I*, pp. 198–199).

En 1940, Claudel manifestera une confiance en l'efficacité militaire de la prière qui, hélas, ne se justifiera pas: "Dimanche 19 mai, prières publiques à N.D. où assistent tous les membres du gouvernement, procession des châsses. Le lendemain, la poussée allemande qui menaçait Paris s'infléchit vers Saint-Quentin et la vallée de la Somme" (*Journal II*, p. 313). Illusion compréhensible à l'heure où nulle raison d'espérer n'était trop fragile? Il s'agit en fait d'une tendance permanente de Claudel, son optimisme métaphysique que l'on retrouve par exemple dans son interprétation du destin de la Pologne après la guerre, cette Pologne catholique qu'il a chantée dans *Le pain dur* et *La cantate à trois voix*. Après deux décennies à peine d'indépendance, et cinq ans de martyre sous la botte nazie, la Pologne n'est libérée que

pour tomber dans l'orbite du marxisme soviétique. Pour Claudel cette douloureuse épreuve entre dans les plans de Dieu: "Il semble que Dieu ne veuille pas de l'indépendance de la Pologne (dont elle n'a pas fait, de 1920 à 1940, un usage particulièrement brillant). Il semble qu'elle ait mission par rapport à la Russie – que ce que la Russie lui demande en la torturant, ce soit sa propre rédemption. Le ferment destiné à travailler la masse slave. Et que penser de cette extermination presque totale par Hitler de la juiverie polonaise?" (*Journal II*, p. 559) A cette question, Claudel avait déjà répondu en proposant une interprétation du génocide qui lui est propre: "Ces 5 millions de Juifs massacrés, c'est tout de même un événement capital, inouï, une péripétie qu'on peut croire capitale de l'histoire d'Israël. Les victimes, des juifs polonais qui avaient fermement la foi antique (descendants des Hassidim). Tous en somme massacrés "en haine de Dieu" par Hitler, en haine de ce témoignage partiel, mais dépendant incontestable, qu'ils rendaient à la Vérité. Alors ne pourrait-on voir dans cet holocauste une réalisation de la prophétie de St Paul sur la "conversion" en masse des Juifs qui surviendra aux derniers temps? [. . .]. A ces torrents répandus comment croire que ne se mêle pas quelque efficacité rédemptrice?" (*Journal II*, pp. 527–528)

2 Le passage à l'universel

Pas d'événement absurde pour Claudel. Dans le chaos du monde il croit lire l'ordre de Dieu. Rien de nouveau non plus, ni d'imprévisible. Présent et avenir sont inscrits dans la Bible. Cette imprégnation biblique (qu'il partage avec Julien Green, non avec Mauriac et Bernanos) implique parfois une distance à l'égard de l'événement qui tend à le banaliser à l'excès, mais permet aussi une élévation de l'actuel à la dimension de l'universel qui singularise Claudel parmi les témoins de son temps. Ce passage à l'universel, on le retrouve lorsque Claudel adopte des positions anticonformistes plus en rapport avec la substance même de sa foi qu'avec son écorce cléricale. Ce n'est pas tous les jours sans doute qu'il se libère des préventions multiples liées à son milieu et à son époque; ce n'est pas exceptionnel pourtant. Voici par exemple Claudel refusant de déplorer l'abaissement de l'Eglise au temps du combisme, car son royaume n'est pas de ce monde: "Ceux qui se scandalisent de voir aujourd'hui l'Eglise humiliée, abandonnée et persécutée sont comme les juifs qui attendaient un Messie entouré de la gloire et de la puissance mondaines" (*Journal I*, p. 38). Ainsi le christianisme de Claudel passe-t-il du triomphalisme au dépouillement évangélique – de Rome à Jérusalem.

C'est encore ce christianisme-là qui l'amène à dépasser l'anticommunisme virulent qu'il exprime à diverses reprises, pour émettre des jugements plus équilibrés. Ainsi en 1930: "Il faut tâcher d'être juste. Dans le bolchevisme, il y a toutes ces choses qui nous font horreur: le blasphème, le mépris des mœurs, la cruauté, etc. Mais il y a au moins deux choses bonnes: la destruction du culte de l'argent, de l'anéantissement devant l'argent – et celle

de l'égoïsme, deux vices que nous ne voyons plus mais qui sont encore plus épouvantables aux yeux de Dieu que la pire luxure" (*Journal I*, p. 38).

De même, après la chute de Dien Bien Phu, à une première réaction d'horreur indignée succède une attitude différente: "Profondes réflexions sur les événements. Dien Bien Phu, succès communistes, affaires de l'Afrique du Nord, etc. En somme, partout échec de la politique de force. N'est-ce pas le moment de rappeler le principe posé par St Paul: *Non aemulari in malis, sed vincere in bono malum?*" (*Journal I*, p. 905)

De telles expressions d'un christianisme libre de tout compromis avec les puissances matérielles opposent parfois Claudel à cette hiérarchie catholique qu'il défend ailleurs. D'où sa rupture avec le régime de Vichy et avec les prélats qui le soutenaient. Dès novembre 1940, il écrivait: "Les catholiques de l'espèce bien pensante sont décidément écoeurants de bêtise et de lâcheté" (*Journal II*, p. 337). Dix-huit mois plus tard, lors du décès du cardinal Baudrillart, éminence de la collaboration, il envoie à Mgr Gerlier une lettre réquisitoire, citée dans le *Journal*, où il compare les honneurs funèbres décernés au prélat et le silence autour des résistants fusillés: "Pour l'émule de Cauchon, l'Eglise de France n'a pas eu assez d'encens, pour les Français immolés, pas une prière, pas une prière, pas un geste de charité ou d'indignation" (*Journal II*, p. 401).

Il n'est cependant pas question d'affirmer que Claudel, en toutes circonstances, n'est déterminé que par sa foi. L'éducation, le milieu, le tempérament jouent leur rôle, et du reste la foi de Claudel n'est pas monolithique: l'institution et l'inspiration, la lettre et l'esprit y alternent.

On peut trouver des impuretés dans cette ferveur, des pailles dans ce métal. Mais, telle qu'elle est, cette foi ne se peut ramener à aucune appartenance sociale, à aucune idéologie extérieure, à aucun engagement partisan, puisqu'elle conduit Claudel à les rejeter tous à un moment ou à un autre et à les juger tous suivant des critères qui échappent aux classifications politiques. Pour un Goldmann, le combat spirituel est d'abord le reflet de la bataille des hommes et des classes, mais l'exemple de Claudel tendrait plutôt à suggérer que c'est en fonction du premier qu'un écrivain participe à la seconde.

Bibliographie

Claudel, Paul. 1968. *Journal* (tome I). Paris: Gallimard.
Claudel, Paul. 1969. *Journal* (tome II). Paris: Gallimard.